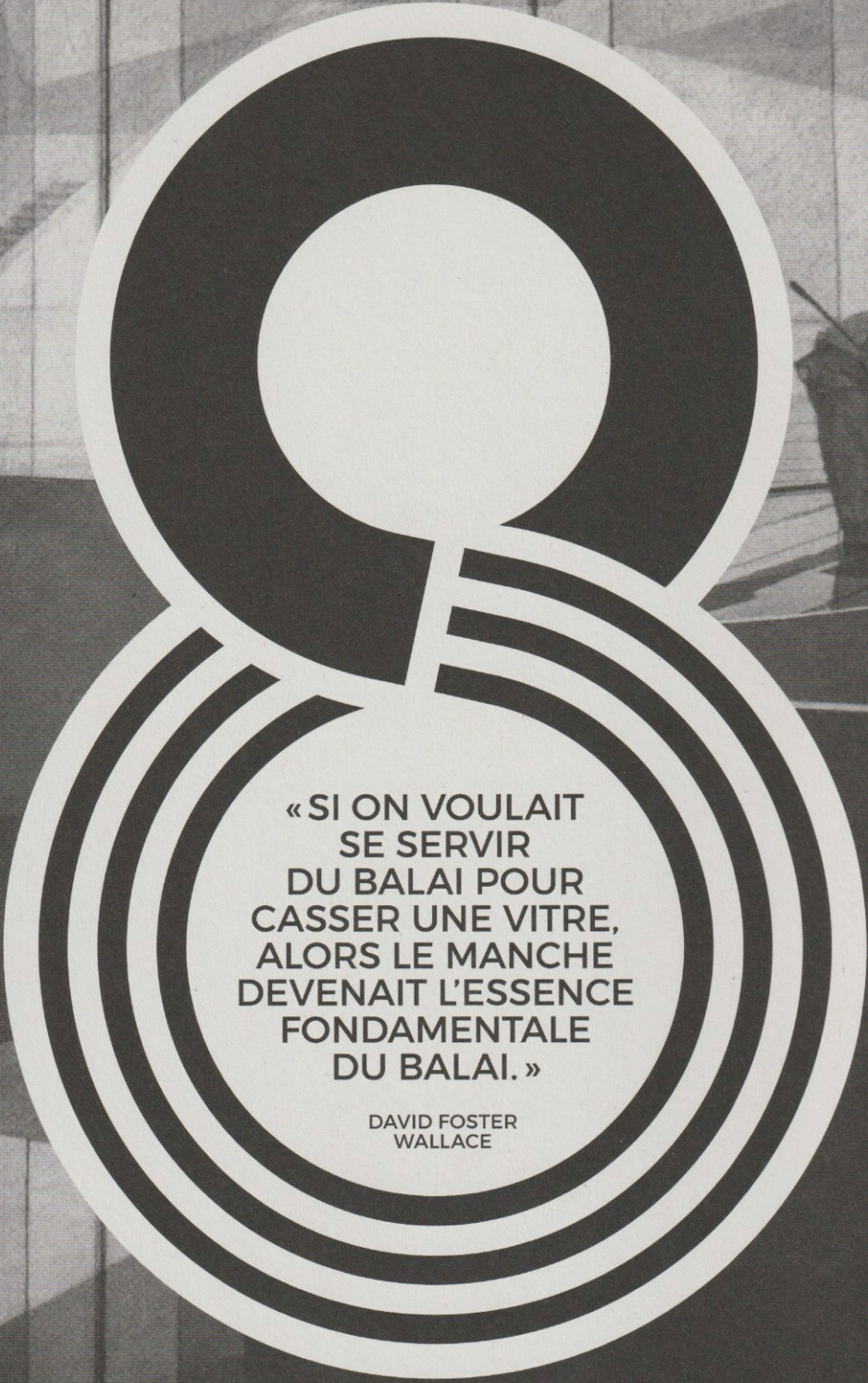


Critique Spatiale / Architecture et politique
Mike Davis / Françoise Fromonot
Josaphat / Xi'an / Cleveland / Trooz
Une ville peut-elle mourir ?

Dérivations

Pour le débat urbain



« SI ON VOULAIT
SE SERVIR
DU BALAI POUR
CASSER UNE VITRE,
ALORS LE MANCHE
DEVENAIT L'ESSENCE
FONDAMENTALE
DU BALAI. »

DAVID FOSTER
WALLACE

Baudelaire,
le dur et le *mou*
—

Modeste essai
de critique poétique
de la ville

LAURENT DEMOULIN

Professeur de langues et littératures romanes à l'Université de Liège.
Laurent Demoulin est critique, poète et romancier. Il est notamment
l'auteur de *Robinson*, Paris: Gallimard, 2016 (Prix Rossel 2017).

Plus vite que le cœur d'un mortel, ouvrage que l'on doit à deux auteurs interrogés dans la présente livraison de *Dérivations*, Vincent Béal et Max Rousseau, emprunte son titre à deux vers de Baudelaire :

*Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel)*

Ces vers fameux sont issus d'un poème intitulé « Le Cygne », qui est volontiers considéré comme l'un des plus beaux textes des *Fleurs du Mal*. Victor Hugo, auquel il est dédié, en évoquait les « profondeurs » et les « abîmes » entrevus dans des « vers pleins [...] de frissons et de tressaillements¹ ». Ces abîmes et ces profondeurs sont peut-être l'effet de la résistance que « Le Cygne », comme la plupart des poèmes de Baudelaire, oppose à toute interprétation univoque.

De quoi s'agit-il ? Non pas de la mort d'une ville, mais de sa profonde transformation : celle que Paris a subi, durant le second Empire, au gré des travaux commandités par le baron Haussmann. Plus particulièrement, il est question de la disparition d'une ménagerie animalière sise entre l'arc de triomphe du Carrousel et la cour du Louvre dans le quartier du Doyenné, composé de maisons menacées de ruine qu'occupait la bohème artistique. La destruction de ce quartier vient de commencer : le poète contemple des « baraques », des « fûts », des « gros blocs », un « bric-à-brac confus », car, comme le note Walter Benjamin, Haussmann « a réalisé ce bouleversement du paysage urbain avec les moyens les plus modestes qu'on puisse imaginer : des bûches, des pioches, des barres et autres outils de ce genre² ».

A priori, le poème exprime la nostalgie du « vieux Paris ». Et la vie autonome dont jouissent les deux vers cités semble limiter le poème à cette première interprétation. L'on s'attendrait, en conséquence, à la peinture souriante de la ville disparue : le passé idéalisé s'opposerait alors aux vils travaux présents. Mais le souvenir qui s'empare du poète n'a rien de joyeux : Baudelaire nous décrit la détresse d'un cygne échappé de sa cage. En outre, le poème s'ouvre sur une invocation à Andromaque, figure mythologique de la peine, de l'esclavage, de la veuve pleurant son époux. Quel sens peut bien avoir cette nostalgie qui se porte non sur les jours heureux, mais sur le malheur passé ? À cela s'ajoute encore une autre difficulté

1 Réponse de Victor Hugo à Charles Baudelaire, le 18 décembre 1859, citée par Claude Pichois dans Baudelaire, C., *Œuvres complètes*, tome I, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 1007.

2 Walter Benjamin, *Charles Baudelaire*, trad. Lacoste, J., Paris : Payot, 2002, p. 126.

interprétative : la dédicace à Victor Hugo, qui est alors en exil, a indéniablement une portée politique. Mais il est malaisé de la définir précisément.

A minima, peut-être pourrait-on dire, simplement, que le poème traduit un sentiment confus : la métamorphose de la ville n'est jamais innocente ; elle bouleverse en profondeur les êtres humains qui y vivent, sans que l'on puisse assigner une valeur claire à ce bouleversement, qui est nécessairement pluriel, polysémique, kaléidoscopique, à la fois bénéfique et maléfique. En tout cas, selon Walter Benjamin, qui oppose les « Tableaux parisiens » de Baudelaire aux *Villes tentaculaires* de Verhaeren, c'est le « sentiment de la précarité de la grande ville » qui « est à l'origine de la permanence des poèmes qu'il écrit sur Paris³ ».

Telle est peut-être la (très) modeste leçon que la critique poétique peut apporter en cadeau au mariage, fêté dans ce numéro, de la critique architecturale et de la critique sociale.

J'ajoute encore un mot au sujet du « Cygne », en me mouillant un peu davantage. Le poème se termine par les vers :

*Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor !*

Sans plus me soucier de la pensée de Baudelaire, qui n'était pas particulièrement progressiste, j'ai envie de voir dans cet appel final émouvant une sorte de cran de sécurité à toute volonté de transformation urbanistique, voire de toute politique : songer aux captifs, aux vaincus, aux parias, aux démunis. Quels effets produira sur eux le changement ?

*
* *

Si je m'obstine dans l'idée, sans doute absurde, d'une critique poétique, je dirais, un peu à la Bachelard, que toute ville s'équilibre entre le mou et le dur. De ce point de vue, il paraît clair que l'évolution moderne va vers toujours plus de dur et toujours moins de mou. Au début du XX^e siècle, à Liège, les berges de la Meuse, du côté de Fragnée et du confluent du fleuve et de l'Ourthe, étaient faites de molles prairies en pente douce alors que, depuis des décennies, elles accueillent une autoroute urbaine, grise et dure. Mais il y a encore de la terre molle dans les parcs et les jardins quand, comme aujourd'hui, il a plu abondamment. Des fleurs et, au bout des branches, des

feuilles se balançant mollement dans le vent, des drapeaux qui claquent, des rideaux aux fenêtres, des vêtements sur le corps des passantes et des passants. De façon moins poétique, nous ramassons les papiers, les emballages plastiques et les crottes de chien dont la molle étreinte salit nos chaussures. Enfin, au pied des gratte-ciels en béton dur, nous comptons à regret les tentes et les couvertures molles des clochards, chaque jour plus nombreux dans nos cités.

Le mou est-il l'ennemi de la ville? Je ne crois pas. Pas nécessairement. Car il permet une perception plus fine de la réalité. Ainsi, pérorait le héros de mon film fétiche, *La Maman et la Putain* (J. Eustache, 1973):

Vous savez, quand on mange froid, on sent le froid, pas le goût. Quand on mange chaud, on sent le chaud, pas le goût. Quand c'est dur, on sent le dur, pas le goût. Quand c'est liquide, on sent le liquide, pas le goût. Donc, il faut manger tiède et mou.

Il ne s'agit certes pas de manger la ville, mais de constater que le mou semble facile à transformer, à canaliser, à dériver, alors que le dur passe pour immuable, irréversible, fatal. Plus personne ne songe à changer le cours du fleuve depuis que ses berges sont en pierres, en briques ou en béton. Le mou est *a priori* du côté des captifs et des vaincus baudelairiens, le dur des vainqueurs qui défient le Temps. Et inversement, nos cerveaux ne sont-ils pas captifs du dur? N'ont-ils pas besoin de penser le mou pour faire fonctionner leur dure-mère et transmettre leur influx vers la molle moëlle épinière?

Nous devons donc nous méfier du dur, dont les arêtes bornent non seulement l'espace mais aussi notre liberté de pensée en nous interdisant de rêver à sa transformation.

Pourtant, au vrai, le mou est capable de résistance: on peut l'endiguer, mais pas le frapper, ni le réduire. À cet égard, il ne faut pas oublier un autre poète, le fabuliste, qui fait dire au roseau mou, en réponse aux dures moqueries du chêne qu'une tempête va bientôt abattre: «Je plie, et ne romps pas».

Seconde et dernière (très très) modeste leçon de ma critique poétique: si la ville a besoin du dur, elle ne doit pas lui obéir, car il peut rompre. Elle peut donc aussi le transformer. Et puis, surtout, elle ne doit pas négliger le mou.